



Le Capitaine SAMUEL REBER.

Le capitaine Reber, qui a épousé hier Mlle Miles, est en garnison à Governor's Island. Il y installera sa femme après un voyage de noces dans le Sud.



L'ÉGLISE ST JOHN.

à Washington, où a été célébré le mariage du capitaine Samuel Reber et de Mlle Celia Miles.



CELIA SHERMAN MILES.

Celia Sherman Miles, qui a épousé hier le capitaine Samuel Reber, est la fille unique du général Nelson A. Miles, généralissime de l'armée des États-Unis.

TEMPERATURE

Du 10 janvier 1900.

Thermomètre de H. & L. CLAUDEL, Opticiens. No 143 rue de Canal. Entre Courtois et Duquesne.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 A. M., Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 10 janvier — Indications pour la Louisiane — Temps—pluie jeudi; probablement beau et plus froid vendredi; vents frais du sud-est tournant au nord-ouest.

LE

MYSTÉRIEUX TRAITÉ

CONCERNANT

LOURENÇO-MARQUÈS.

La publication, par le Lokalanzeiger, du traité existant entre l'Angleterre, l'Allemagne et le Portugal, en cas de cession de Lourenço-Marquès, a été considéré par certains journaux comme un blanc-seing accordé par l'Allemagne à l'Angleterre. Tel n'est pas l'avis des diplomates expérimentés et encore moins, croit-on, celui du Foreign Office.

Le Lokalanzeiger a été désavoué; son texte n'est peut-être pas conforme aux arrangements véritables. Mais le détail importe peu. On se souvient qu'en Allemagne, suivant la méthode bismarckienne, ce genre de divulgation a toujours servi d'avertissement, au moment opportun, pour les puissances tentées d'oublier.

En ce moment, commence, de l'autre côté de l'océan, une campagne de presse et d'opinion pour pousser lord Salisbury à franchir le Rubicon, c'est-à-dire à violer la neutralité des posses-

sions portugaises. "Part à deux!" s'écrie-t-on à Berlin.

Mais il n'est pas inutile d'expliquer de peu de mots l'histoire de ce fameux et mystérieux traité.

Il y a quelque temps, le gouvernement de Lisbonne accorda une concession irrégulière pour un chemin de fer allant de Lourenço-Marquès vers le Zambèze. Les droits d'une société américaine étaient lésés. La question d'indemnité est soumise à une commission arbitrale qui siège à Berne et dont la sentence n'est pas encore rendue.

Le gouvernement anglais, prévoyant que la solution du conflit serait défavorable au Portugal, alors fort gêné dans ses affaires, offrit au roi Carlos de prendre à sa charge les frais du procès, plus une somme fort ronde, s'il consentait à lui céder la baie de Delagoa et ses dépendances. A Berlin, on est venu de ces négociations. Comme Guillaume II n'entend pas que sa grand-mère s'arrondisse, sans avoir aussi sa part, il intervint en tiers, et, moyennant partage des charges, il détermina d'avance avec l'Angleterre et le Portugal quel serait le lot de l'Allemagne, en cas d'aliénation éventuelle des colonies portugaises d'Asie et d'Afrique.

Mais, ainsi qu'il résulte de cet exposé, on voit que le traité ne pourra jouer que si le Portugal, soit après la sentence de Berne, soit en tout autre moment, se trouve obligé d'avoir recours aux terribles usuriers qui l'ont circonvenu.

Or, d'une part, la situation financière du Portugal tend à se relever; d'autre part, le roi Carlos peut espérer trouver des prêteurs qui ne lui demandent pas les plus beaux fleurons de sa couronne et les plus riches ornements de son manteau royal. Ainsi il ne saurait être actuellement question du traité. Le Portugal ne demande rien. Seulement, comme les sportsmen britanniques n'ont aucun souci du droit et qu'ils ne connaissent d'autre règle que leur intérêt, l'Allemagne leur rappelle à point nommé que s'ils com-

mettent à Lourenço-Marquès une agression qui constituerait dans l'état des choses un acte de pur brigandage, il faudra compter avec son intervention.

En outre, l'Angleterre a garanti à la dynastie de Bragança son appui en cas de révolution. Or, si le roi Carlos touchait son sou du prix fixé pour l'abandon de ses colonies, il n'est pas douteux que la révolution éclaterait aussitôt. La meche est déjà allumée. En ce cas, il faudrait donc que l'Angleterre envoyât ses soldats à Lisbonne! Elle n'en a déjà pas assez pour l'Afrique du sud.

Le gouvernement anglais excelle à se faire forcer la main par l'opinion publique. Mais il y a aussi une opinion publique en Portugal; il y en a une en France, une en Allemagne, une en Russie. Toutes ces opinions s'accordent en ce moment, en faveur de l'indépendance absolue des Boërs et d'une prompte paix honorable pour les Républiques sud-africaines.

Il n'est pas douteux que toutes ces opinions se soulèveraient contre les gouvernements qui permettraient que l'Angleterre touchât actuellement à Lourenço-Marquès. En France surtout, on considère que la baie de Delagoa, entre les mains britanniques, serait un canon braqué contre Madagascar.

S'il plait donc aux Anglais de compliquer étrangement leur situation, de se mettre sur les bras l'Allemagne, la Russie et la France, libre à eux! Qu'ils aillent à Lourenço-Marquès. Cela ne leur servira pas à grand chose contre le Transvaal; car, de ce côté, les Boërs auraient encore l'avance sur eux, et les passes abruptes qui surmontent la possession portugaise sont encore plus aisées à défendre que celles de la Natalie. Mais, cette fois, à coup sûr, ni l'Allemagne, ni les autres grandes puissances continentales ne laisseraient faire! A l'avertissement parti de Berlin, tous s'associent.

L'Année Sainte.

Rome, 24 décembre.

Aujourd'hui, veille de Noël, a été proclamée ouverte l'Année sainte ou Jubilé.

A son avènement au trône pontifical, Léon XIII ne croyait occuper la chaire de Saint-Pierre qu'un très petit nombre d'années; c'est ainsi qu'au Conclave on son nom sortit triomphant de l'urne, il disait aux cardinaux qui voulaient voter pour lui: "Je suis trop faible; mon pontificat serait de trop courte durée." Eh bien! Joachim Pecci règne depuis vingt-et-un ans et il a la consolation et la gloire, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, de pouvoir ouvrir l'Année sainte. Rares sont les Papes qui ont atteint la quatre-vingt-dixième année.

Ceux qui approchent Sa Sainteté savent avec quelle vive émotion l'auguste vieillard a vu arriver ce jour, qui est un magnifique couronnement à son long pontificat. Plus d'un pape, après avoir publié l'Année sainte, n'a pas eu la satisfaction de la célébrer.

Il n'est pas besoin de rappeler que le premier Jubilé remonte à Boniface VIII et eut lieu en 1300. Primitivement l'idée fut de la publier tous les cent ans, à la prière des fidèles ou la célébra ensuite tous les cinquante ans, et enfin, depuis 1473, tous les vingt-cinq ans.

Le dernier Jubilé eut lieu en 1825, sous le pontificat de Léon XII. En 1850, Pie IX étant réfugié à Gaète, il n'y en eut pas, et en 1873, le même Pie IX ne le proclama point, en manière de protestation contre l'occupation de Rome, effectuée depuis cinq ans.

La situation faite à l'Eglise n'a pas changé depuis lors, mais Léon XIII, à l'approche de son prédécesseur, a cru bon de ne point priver plus longtemps les fidèles des indulgences dont ils

peuvent bénéficier en venant à Rome visiter le tombeau des apôtres.

On ne verra pas, comme autrefois, les longues théories de pèlerins, les confréries défilant dans les rues de la Ville Eternelle. Non plus des rois, des empereurs, des princes et des représentants de la haute aristocratie aller nu pieds visiter les basiliques; le Pape gravira à genoux les degrés de la Scala Sancta; des milliers de pèlerins camperont hors de la ville faute de logements. Pendant l'Année sainte Rome devenait un immense couvent, tout à la prière, aux mortifications de la chair, car les divertissements étaient rigoureusement interdits.

Aujourd'hui, grâce aux chemins de fer, les indulgences pourront se gagner plus commodément et les pèlerins n'auront point à souffrir de privations. Les restaurants et cabarets, fermés jadis, sont en grand nombre et seront heureux d'ouvrir leurs portes aux visiteurs.

Les centaines de mille de fidèles qui viendront à Rome faire hommage au Chef suprême de l'Eglise, trouveront une grande ville moderne qui les accueillera avec sympathie et leur offrira l'occasion de tempérer, par des divertissements licites, les rigueurs de la pénitence.

L'ouverture et la clôture de l'Année sainte donnent lieu à deux cérémonies célébrées en grande pompe dans les quatre grandes basiliques: Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure.

le premier dans l'église complètement vide.

Voilà en quoi consiste la cérémonie. L'incélébrance de la saison et le grand âge du Pape ont nécessité certaines précautions que personne ne trouvera exagérées. Le portique de la basilique où a lieu la cérémonie est ouvert à tous les vents, a été, moyennant un enclos, transformé en une véritable salle, réduite aux proportions rigoureusement nécessaires.

Ensuite la Congrégation du cérémonial s'est chargée de résoudre ce double problème, à l'effet de se conformer au rituel sans exposer la personne du Saint-Père.

Ainsi que nous venons de le dire, le Pontife, selon le rite, doit entrer le premier dans l'église vide et, jadis, il attendait que les pèlerins eussent effectué leur entrée. Cette dernière partie du cérémonial eut exigé au moins deux heures. Une telle attente n'était pas possible pour l'auguste vieillard. On a obvié à cet inconvénient en élevant une clôture le long de la nef de droite de manière à la séparer du reste de la navée. L'ouverture de la porte sainte étant fixée vers onze heures, dès neuf heures et demie, les pèlerins ont été admis à entrer par la porte Sainte-Marthe dans la navée restée libre.

L'ouverture de la Porte sainte une fois faite, Léon XIII a donc pu, sans être vu, pénétrer seul dans la nef vide, représentant l'Eglise; aller vers la chapelle du Saint-Sacrement, monter en sedia gestatoria, se diriger par l'ancienne salle du Conclave jusqu'à l'autel de la Confession au milieu de la navée, le tonner et arriver devant face au public, et donner solennellement la bénédiction papale, sans devoir attendre que les 6,000 pèlerins entrés aient pénétré l'un après l'autre dans la Basilique.

Mais procédons par ordre. A dix heures et demie, les tribunes du Portique sont déjà garnies. Le coup d'œil est splendide, inoubliable. Nulle part au monde on ne peut donner un caractère aussi grand à une céré-

monie. Il faut dire aussi qu'un semblable cadre ne se trouve pas ailleurs. Les tentures à franges d'or s'harmonisent parfaitement avec la richesse des marbres et les ors des caissons de la voûte. Les uniformes chamarrés du corps diplomatique, les uniformes rouges des chevaliers de Malte ressortent avec éclat sur la masse des habits noirs des hommes et les sombres mantilles des femmes, mais en y jetant une note vive qui réjouit l'œil.

A la tribune réservée aux souverains, aux princes des maisons régnantes, on remarque Mgr le duc d'Alençon et la comtesse de Trani. La tribune de la noblesse romaine est comble. Les regards se dirigent vers l'extrémité du Portique par où doit entrer le Pontife. Par la baie ouverte du fond, on aperçoit, au pied de la statue équestre de Constantin, la sedia gestatoria et les deux habellii attendant le Pape.

A onze heures et quart très précises, un mouvement de la foule annonce l'entrée de la tête du cortège. L'énumération en serait trop longue, la description trop au-dessous de la réalité. Pendant que le clergé, les ordres religieux, les confréries, les congrégations pénètrent successivement sous le Portique, les chants de la matrisse de la chapelle Sixtine, à laquelle l'abbé Perosi a ajouté d'admirables voix d'enfants, produisent une émotion des plus vives. Vient enfin l'auguste théorie des évêques en chape et mitre blanches, des cardinaux en chasuble et mitre blanches aussi, la brillante cour pontificale, les camériers secrets avec leur traditionnel costume Henri II et, enfin, le Souverain Pontife.

L'apparition de Léon XIII est saignée de la fanfare triomphante des trompettes d'argent. De la main gauche, il tient un cerceau, de la droite descend la bénédiction sur l'assistance impressionnée. L'aspect du Saint-Père est bon. Sa physionomie décelé l'émotion éclairée de la joie. Dans ses traits, aucune trace de la dernière indisposition. D'une voix claire, bien timbrée

Feuilleton

— DE —

L'Abéille de la N. O.

95 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

DEUXIÈME PARTIE.

LES EXPLOITS D'ANDRÉS

II

SUR LA PISTE.

Charlotte Garguille fut très interloqué quand son agent Latrude lui dit que la belle dame en deuil n'était pas sortie de Brezolles.

— Il y a eu un remue-ménage énorme. Il paraît que la dame en question s'est trouvée mal; on a été trouver le docteur Fouché, de Montigny.

— Alors, vous comprenez, la dame n'étant pas sortie, je n'ai pas pu la suivre.

— Naturellement.

— De sorte que ma "filature" est à l'eau pour aujourd'hui.

— Et peut-être pour quelque temps.

— Vous croyez?

— Un peu. Mais je ne suis pas sûr. Que cela ne vous empêche pas d'avoir l'œil.

— Du tout.

— A propos, est-ce que vous êtes bien avec le facteur des postes qui fait le service de Brezolles?

— Latrude cligna de l'œil.

— Je n'y ai pas pensé encore. Mais demain nous serons les meilleurs amis du monde.

— C'est de toute nécessité.

— Alors soyez tranquille. Le pourquoi de l'amitié fraternelle que je vais fonder, dois-je le savoir?

— Mais oui.

— Alors!

— Vous comprenez, mon petit Latrude, que si la dame en question reste à Brezolles malade ou, elle aura besoin d'écrire quelque part, de donner de ses nouvelles à quelqu'un. ...

— Cela me semble judicieux.

— Or, j'ai le plus grand intérêt à savoir où ira la correspondan-

ce qu'elle ne manquera pas de confier aux bons soins du ministère des postes.

— Bon.

— Ladite dame n'a personne de confiance au château — c'est une étrangère — donc elle mettra ses lettres elle-même à la boîte.

— Celle qui dessert le hameau de Brezolles est précisément à l'angle du parc.

— Parfait. Le reste va de soi.

— Suffit. J'ai compris. Vous verrez si je suis une bête.

— La démonstration est inutile. Et je suis fixé sur votre valeur personnelle. Un mot. Si vous avez à m'écrire ou à me parler en public, faites-le au nom de La Feuillée, pseudonyme de piqueux, banal et connu, qui n'engage à rien.

— Va pour La Feuillée. Vaut mieux avoir un nom élastique que pas de nom du tout. On est embarrassé quand on s'adresse à quelqu'un dont il ne faut pas proclamer l'état civil et des fois ça peut faire commettre des gaffes.

— Pas de gaffe, mon ami.

— N'ayez crainte, monsieur La Feuillée. ... On n'a pas d'entorse à la cervelle.

— Nos adversaires n'en ont pas non plus difficile Gibier. C'est le fin du fin.

— On va se piquer au jeu et on prouvera qu'on est à la hauteur!

— Très bien. Voilà de bonnes dispositions.

Pour le jeune et dégoûté Latrude, ce n'était pas difficile de capter la confiance du brave facteur de la région.

Celui-ci se présentait sous les espèces d'un excellent garçon qui avait fait un congé dans le train des équipages et qui, en déviant ses trente kilomètres quotidiens, ne pouvait s'empêcher de songer avec regret au temps où, commodément assis sur une banquette de bois, rembourrée d'une couverture ou au besoin de sa capote No 2, il conduisait un mulet pacifique en fumant le tabac du gouvernement dans une grosse pipe de merisier! ...

Il n'avait plus de mulet. Il aimait toujours à fumer beaucoup, à boire suffisamment, et il nourrissait une femme et deux enfants!

Tout ça avec cinquante sous par jour!

Problème difficile!

Pas moyen d'y arriver en ouvrant un tabac et à la goutte un chapitre suffisant dans ce maigre budget.

Il fallait donc compter absolument sur les cadeaux extérieurs pour jour de ce superflu indispensable que le nécessaire.

Conséquence: le facteur qui faisait la tournée de Brezolles était sensible à un haut degré à la politesse d'un apéritif, d'un pousse-café ou d'un cigare. ...

Qui ne l'eût été à sa place!

Et Latrude le savait mieux que personne. Voilà même qu'en

entendant parler du régiment, il se découvrit une estime toute spéciale pour le train des équipages — lui qui avait servi dans les pompiers de Paris! — et il rendit hommage au zèle et à la patience de ces excellents auxiliaires de l'armée combattante.

— Hé! hé! Tel qui fait le fier au départ est bien content de recourir à la carrière réglementaire pour y déposer son sac quand la route allonge par trop. ...

Le pousse-cailloux élopé n'est-il pas sûr de trouver secours et assistance près du bon camarade tringlot qui n'hésite jamais à "carapoter" le long de son tranquille mulet pour céder sa place au camarade tombé dans l'ornière.

Des frères, les tringlots, des frères comme on n'en fait plus! ...

Et avec de semblables paroles dites avec une conviction profonde, devant une bonne bouteille de vin blanc, Latrude et le facteur devinrent des amis inséparables. ...

— Quand j'étais dans les pompiers! ...

— Quand j'étais dans le train! ...

— Comme cela pendant des heures. ...

— Une si belle amitié devait porter ses fruits.

Trois jours après son arrivée à Brezolles, Léona se décida à quitter la chambre, bien certain maintenant, qu'elle avait à discrétion la jouissance d'une hospitalité facile à transformer

eu possession indiscutable.

Claire s'était montrée très dévouée au chevet de la prétendue malade; elle lui avait prodigué les remèdements, les carresses et les effusions. La jeune fille les avait reçus de bonne grâce, mais avec une tristesse, une réserve dont elle ne pouvait se départir.

— Cette petite a un secret qu'elle défend avec un soin jaloux, s'était dit Mme de Bude, il est de toute nécessité que je le pénètre avant peu, pour avoir barre sur elle et savoir la vraie attitude que je dois prendre dans cette maison.

Ainsi que Charles Garguille l'avait pressenti, Léona écrivit à son frère une lettre dans laquelle elle le mettait au courant de ce qui s'était passé à Brezolles entre sa fille et elle. Elle ne désespérait pas de capter la confiance de Claire, mais ce serait long, car l'héritière paraissait avoir une force de caractère peu commune. Mais, patience, elle croyait avant peu découvrir un moyen d'action dont elle attendait les meilleurs effets.

Cette lettre, Léona vint d'un pas alangui, au cours de sa première promenade, la déposer dans la boîte que surveillait le jeune Latrude.

— Allons, ça y est! ... fit celui-ci, qui est le temps d'apercevoir la forme longue de la missive et sa couleur mauve.

Bien entendu, le lieutenant de

Charlotte Garguille se trouva sur le passage du brave facteur lorsque celui-ci vint lever la boîte de Brezolles.

— Bonjour, mon brave! ...

— Bonjour, mon colon! ...

— Ça va cette tournée? ...

— Ça va les arpentages de bois! ...

— Pas mal!

— Non plus.

— Quand j'étais dans les pompiers et que la masse était complète, j'avais toujours en poche un cigare pour les camarades. ...

— Quand j'étais dans les tringlots et qu'un copain m'offrait un "soutados" ou un "loudres", j'acceptai toujours. ...

Latrude déclama:

— Amis, faisons de même ici. ...

Et il présentait dans le creux de sa main deux beaux cigares à dix centimes.

— Moi, j'aime mieux les blonds, dit le facteur en choisissant.

— Vous avez raison, mon ami, ils ont souvent moins d'acreté que les bruns. ...

Tout en causant, ils arrivèrent au pied de la boîte aux lettres. Le facteur l'ouvrit pour faire la levée et timbrer son passage.

— Pas encombrante, la correspondance des gens de Brezolles, dit-il en riant. Il n'y a qu'une seule lettre. ...

— En effet, fit Latrude très intéressé.

Et il s'approcha, offrant l'allumette qu'il venait de faire flam-